

Avance, muchacho

Mathieu Fortin

Number 7, 2008

Colocataires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2458ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (print)

1920-7840 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fortin, M. (2008). Avance, muchacho. *Biscuit Chinois*, (7), 24–27.



Mathieu Fortin

Mathieu Fortin, armé de son beau nez, aime divertir avec les mots et est parfois payé pour le faire ! Il a publié dans les revues *Solaris* et *Virages* ainsi que dans plusieurs fanzines (*Le Bilboquet*, *Horrifique*, *Brins d'éternité*, *Nocturne*, *Histoires à boire debout*, *Pouët-Cafëe*) et même en France (*Le Calepin Jaune*, *Phénix*, *Marmites et Micro-Ondes*) et en Espagne (*Sable*). Il a publié au printemps 2008 son premier livre, *Le Loup du Sanatorium*, aux éditions Les Six Brumes. Ses textes ont été finalistes pour plusieurs prix, mais il préfère ne pas éccœurer les autres avec ça.

avance, muchacho

L'humidité qui occupe le couloir... C'est ce que je perçois en premier.

Viennent ensuite le gazouillement des oiseaux, ténu, puis la lumière du soleil, qui me tape sur le fond du crâne. Je plisse les yeux, étourdi. Une main me pousse.

— Avance, *muchacho*, me susurre une voix virile au creux de l'oreille. Avance ton beau petit cul blanc.

Des doigts effleurent mes fesses; une moustache me chatouille la nuque. L'haleine d'oignon me prend aux sinus.

J'avance à petits pas ponctués de cliquetis métalliques.

Je voudrais lever les bras vers le ciel trop bleu du Chili, où ne naviguent que deux ou trois cumulus, et sentir le vent sur ma peau. Mais ici, il ne vente pas. Il fait chaud, c'est humide, nous vivons empilés les uns sur les autres et tout le monde pue.

Quelques touffes d'herbe folle jaunie, de la terre sèche et craquelée, une clôture, des barbelés...

Je ferme les yeux. Je m'imagine sur une terrasse, avec mes colocs. Le 5 à 7 du vendredi. On mangerait des nachos en buvant de la Corona. On irait danser, on rencontrerait de belles filles et on baiserait toute la nuit. Le lendemain matin, dans l'appart, au milieu des visages inconnus et des

dernières vapeurs d'alcool, on se réveillerait courbaturés.

Je souris.

— T'es beau quand tu souris, me glisse Moustachu.

J'ouvre les yeux.

Pas de piste de danse, pas de musique, pas de filles. Pas de bière, pas de chums. Une tourelle, des gardes, des fusils. Des regards durs, froids. Un grand mur de béton, sans fenêtres. Des dizaines de colocs inconnus. Sauf Moustachu, avec qui je partage ma cellule.

Un coup de feu annonce le last-call. Je bois un dernier rayon de soleil.

On se replace en rangs, sous le regard baveux des gardiens.

L'haleine de Moustachu, encore.

— Avance, *muchacho*. On va aller à la douche et je vais t'aimer.

Ici, on vit au même rythme que dehors : une fois par semaine, on sort et après, on baise.

Et le lendemain, on se réveille courbaturé.

La vengeance est un plat qui se mange mal... avec des baguettes.